

# La lettre du Groupement pour les Droits des Minorités

Trimestriel n° 71

Septembre 2003

**2004** marquera l'entrée au sein de l'Union Européenne d'une première série de pays issus de l'ancienne Europe communiste. Ces États sont aussi, on se le répète à loisir en Occident, le creuset de la question minoritaire en Europe.

Cela étant, à force de s'entendre dire que la clé de leur adhésion aux structures européennes était le traitement réservé aux minorités, leurs responsables en sont venus à se - et à nous - poser un certain nombre de questions. Au nombre de celles-ci figure la traditionnelle apostrophe "du berger à la bergère": et vous que faites vous ?

C'est dans ce contexte que le GDM et les éditions Autrement ont décidé de mettre en chantier un Atlas européen des minorités. Confié à une série de spécialistes de réputation internationale (dont plusieurs membres du GDM), cet atlas - coordonné par Yves Plasseraud - qui devrait paraître en 2005, constituera pensons-nous une première.

## Les Yézidis

*Actuellement, en France, de nombreux demandeurs d'asile se présentent comme Yézidis. Qui sont-ils ? Pour en savoir plus, nous publions, avec l'autorisation de Lucine Brutti-Japharova, Docteur en lettres à l'INALCO, un résumé de l'exposé « Les Yézidis d'Arménie et de Géorgie » fait à l'École des hautes études en sciences sociales, en février 2003, dans le cadre du séminaire de Claire Mouradian : « Le Caucase entre les empires ».*

### Les Yézidis et le Yézidisme

**Que** signifie le mot Yézidi, quel est son sens étymologique ?

Le mot « Yézidi » est employé pour désigner une entité tribale ainsi que l'appartenance à une confession religieuse. Il existe plusieurs théories concernant l'étymologie de ce mot ; plusieurs traductions sont proposées : il est traduit par « ange » (persan), ou par « semblable à Dieu » (Pahlavi), ou encore par « digne du service divin » (Sanskrit).

Selon le professeur Henri Korman, le mot « Yézidi » ne peut être traduit que comme « adorateur de l'ange » et non comme « adorateur du diable », un cliché répandu auprès de la population musulmane.

Aujourd'hui, il y a très peu d'informations sur cette petite communauté religieuse qui compte près de 800 000 personnes dans le monde.

Actuellement, la communauté scientifique est quasi unanime sur l'appartenance des Yézidis au groupe ethnique kurde<sup>1</sup>.

Les Yézidis parlent en kurmanji (êzidiki comme ils le disent eux-mêmes), le dialecte nord de la langue kurde.

Ils forment des îlots compacts dans les régions est de la Turquie (Diarbekir, Mûsh, Sasûn, Bitlis, Van, Kars), au nord de l'Irak (Sindjar, Sheiyxana), en Syrie (Kilis, Efirin, Qamishli, Amûda). Il y a sans doute une toute petite communauté en Iran. Par ailleurs, on compte plus de 40 000 Yézidis en Allemagne et près de 180 000 en Arménie, en Géorgie et dans les régions sud de la Russie.

Le Yézidisme est une religion monothéiste qui, selon les uns, est vieille de plus de 5000 ans ; selon les autres, elle daterait du XII<sup>e</sup> ou du XIII<sup>e</sup> siècle et enfin une troisième version ne la situe qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Toujours est-il que cette religion est encore très peu étudiée et les scientifiques avancent plusieurs thèses sur ses origines.

L'une d'entre elles considère les Yézidis comme des descendants des disciples du Zoroastrisme ; d'après une autre thèse, le Yézidisme découlerait du paganisme ;

d'autres encore affirment que cette religion est issue du Judaïsme ou lui attribuent un caractère syncrétique en y trouvant des éléments des religions musulmane, chrétienne et zoroastrienne.

Cependant, les thèses les plus approuvées et qui divisent le monde scientifique actuel en deux courants opposés sont celles de R. Lescot<sup>2</sup> (orientaliste français) et de N. Marr<sup>3</sup> grand ethnographe russe, orientaliste) : l'une penche pour des origines islamiques des Yézidis et l'autre y voit un héritage du paganisme kurde d'avant l'Islam.

Les traditions religieuses des Yézidis leur interdisent le mariage avec les étrangers et les représentants du clergé avancent un dogme catégorique selon lequel « l'on ne devient pas Yézidis mais on le naît ».

Si aujourd'hui on manque d'informations sur cette communauté, c'est en grande partie à cause de son caractère mystique, dû au repli forcé sur elle-même.

<sup>1</sup> Les Kurdes, peuple iranien du Proche-Orient, habitent au carrefour de la Turquie plus ou moins laïcisée, de l'Iran chiite, de l'Irak et de la Syrie septentrionale

arabes et sunnites et de la Transcaucasie. En Irak, les Yézidis habitent au Nord et au Nord-est du pays. Le lieu sacré des Yézidis - Lalesh - se trouve au nord de Mossoul

<sup>2</sup> Enquête sur les Yézidis de Syrie et du Djebel Sindjar, mémoire de l'Institut de Damas, tome 4, 1938.

<sup>3</sup> Yesc o slove « celebi » (Encore une fois concernant le mot « celebi »), en russe. Notes du département oriental de la société géographique russe, tome 20, Moscou, 1912.

**D**ANS TOUS LES PAYS DU MOYEN-ORIENT où les Yézidis forment une population compacte, ils se sont retirés dans des régions montagneuses très difficiles d'accès, afin de protéger leur communauté de l'intolérance et des persécutions répétées provenant des adeptes de l'Islam.

Victimes des conversions forcées, des pillages, des destructions de villages entiers, les Yézidis se seraient isolés du reste du monde depuis la conversion des Kurdes à l'Islam, et ce, entre les VII<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. Leur retrait et leur isolement du monde extérieur ont contribué à la propagation d'une idée fautive sur le caractère sectaire et satanique du Yézidisme.

De ce fait, au XIX<sup>e</sup> siècle, tuer un Yézidi était considéré dans l'empire ottoman comme un acte menant droit au paradis.

Les persécutions au niveau étatique y étaient autrefois justifiées car on considérait le Yézidisme comme « *une religion sans livre* », donc hors la loi.

Le manque d'informations concernant les Yézidis et leur croyance s'explique en grande partie par l'absence de documents écrits par les Yézidis eux-mêmes : depuis le XII<sup>e</sup> siècle, le clergé interdit au peuple l'accès à l'éducation. Toute la culture spirituelle, les concepts religieux, l'histoire de cette communauté se transmettent d'une génération à l'autre grâce au folklore.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, suite à la découverte des livres sacrés « Jélva » et « Mesxefa resh » (Livre de révélations – *Kniga otkrovenij* et Les chroniques noires – *Tchiornaja letopis*), la communauté scientifique a découvert que le Yézidisme contenait des parties constitutives des « religions du livre ».

Ces livres suscitèrent un grand intérêt dans les cercles diplomatiques et militaires de l'époque.

### **QUI A ECRIT CES LIVRES, ET QUAND ?**

D'après une des versions scientifiques, les livres sacrés auraient été écrits au XVII<sup>e</sup> siècle (O. Viltchevskij) ; d'après les autres, ils datent du XIX<sup>e</sup> siècle (Sha kir Fetakh) ; une autre hypothèse dit que le livre des révélations est écrit par le réformateur du Yézidisme Cheikh Adî ibn Mussafar Marvan aux XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècles (K. Kourdoev).

Victimes de l'intolérance religieuse, des tribus yézidiennes ont parcouru (entre le XVII<sup>e</sup> et le XIX<sup>e</sup> siècle) le chemin migratoire de la chaîne montagneuse de Jebel Sinjar au nord de l'Irak jusqu'aux frontières tsaristes du Caucase du sud.

Une partie des Yézidis renie ses liens ethniques avec les Kurdes et se présente

comme issu d'un groupe ethnique yézidi parlant le ezdikî<sup>4</sup>.

Ceci est lié en partie aux pogromes et aux persécutions que certains émirs kurdes intensifient au XIX<sup>e</sup> siècle envers cette population :

- Émir de Botan Badir xan beg (1832) ;
- Mexmed Ravanduzi (1833),
- le régent de Diarbekir et de Mossul, Teiyer Pasha (1838) ;
- Vêxbi Pasha Fêrik (1892).

### **LA REPARTITION DES YEZIDIS DANS LES TERRITOIRES DE L'EX-UNION SOVIETIQUE**

Quelques tribus kurdes (yézidiennes et musulmanes confondues) habitaient déjà au XVIII<sup>e</sup> et au début du XIX<sup>e</sup> siècle le territoire de l'Arménie actuelle, mais leur arrivée massive de l'Asie antérieure remonte à la guerre de Crimée (1853-1856), ainsi qu'à la guerre russo-turque (1877-1878). Selon le recensement tsariste, près de 130 000 kurdes musulmans et yézidis vivaient en 1897 dans le Caucase.

Aujourd'hui, lorsqu'on parle des kurdes d'Arménie, il s'agit essentiellement des Yézidis. Une des premières migrations des Yézidis dans le Caucase du sud s'est déroulée vers 1874. La deuxième et la plus importante migration a eu lieu pendant la 1<sup>re</sup> guerre mondiale (1914-1918).

La troisième et la dernière vague migratoire a eu lieu entre 1918 et 1920.

D'après les données du recensement effectué par le département central des statistiques en 1989, sur le territoire de l'ex-URSS, on comptait 120 000 Kurdes : 17 000 en Azerbaïdjan, 33 000 en Géorgie (majoritairement yézidis), un peu plus de 50 000 en Arménie (majoritairement yézidis) et environ 20 000 dispersés en Russie et dans les Républiques d'Asie centrale. Les Kurdes transcaucasiens affirment que ces chiffres ont été minorés par les autorités des républiques en question car, si un certain quota était dépassé, les Kurdes pouvaient alors prétendre aux privilèges socio-politiques prévus par la Constitution à l'égard des peuples minoritaires. Ainsi, en 1989, selon les sources kurdes, 170 000 kurdes vivaient en Azerbaïdjan et plus de 80 000 en Géorgie.

En Géorgie, les Yézidis habitent principalement dans la capitale, Tbilissi. Aujourd'hui, on rencontre quelques familles de paysans agriculteurs kurdes dans les régions de Kakhétî<sup>5</sup> et de Marnéouli<sup>6</sup>.

<sup>4</sup> G. S. Asatrian, A. P. Poladian, La religion des Yézidis : les principales divinités et les livres sacrés, en arménien, Erevan, 1989, p. 133-136.

<sup>5</sup> Environ 300 familles yézidiennes habitent aujourd'hui dans la ville de Têlavi. Avant les années 1990, on en comptait le double.

<sup>6</sup> Actuellement, en Géorgie, il n'existe quasiment plus de kurdes musulmans. Dans les années 1940-1950, un grand nombre d'entre eux fut déporté des régions d'Akhalkalaki, d'Akhaltzikhé et de Marnéouli vers les steppes du Kazakhstan.

Les conditions économiques critiques que l'Arménie traversait au début du XX<sup>e</sup> siècle ont incité les Yézidis à rechercher des travaux saisonniers qui leur étaient proposés à Tbilissi.

Très rapidement, ces citadins ont intégré le mode de vie urbain (si l'on peut employer ce terme, à cette époque) et se sont initiés aux métiers manuels. L'évolution de ce processus a suscité dans les années 1940-1950 la naissance d'un groupe social ouvrier qui se localisait dans les villes industrielles de Géorgie comme Tbilissi et Roustavi.

Dans les années 1970, les autorités géorgiennes ont fait un effort considérable pour appliquer des réformes sociales et élaborer une politique complexe visant les minorités du pays, les Kurdes-Yézidis en l'occurrence. De grands progrès ont été faits dans le domaine culturel et déjà dans les années 1980 la Géorgie avait la réputation d'être un important centre culturel de Kurdes soviétiques. Malheureusement, depuis les années 1990, la situation se détériore ; la population yézidienne quitte massivement le pays et les autorités refusent de soutenir le programme socioculturel soumis aux instances gouvernementales par l'intelligentsia yézidienne.

Avec les changements historiques et les bouleversements socio-économiques des pays du monde post-soviétique, les Yézidis se retrouvent aujourd'hui dans un « vacuum » d'information.

Actuellement, ils subissent un désintérêt croissant des autorités des jeunes pays de Transcaucasie qui ont tendance à se replier plus ou moins sur leurs nationalismes.

Plus de 150 000 Yézidis vivent actuellement une nouvelle vague d'exode, aussi importante que celle du début du XX<sup>e</sup> siècle. Cet exode a pour conséquence de les déplacer bien plus au nord, vers des peuples dont ils ne partagent ni coutumes, ni mœurs, ni destin historique – contrairement à ce que l'on retrace dans leurs relations avec les peuples du Caucase du sud.

À l'heure actuelle, les régions du sud de la Russie abritent le plus grand nombre de kurdes jamais enregistré sur le territoire soviétique ; ils y ont pour la plupart immigré depuis les pays du Caucase du sud. Ces dernières décennies, dans les pays occidentaux, nous constatons parmi eux un grand nombre de demandeurs d'asile politique, la France ne faisant pas exception.

En grande majorité il s'agit de Kurdes-Yézidis. Jusqu'à ces derniers temps, leurs mouvements migratoires ne concernaient que les territoires frontaliers avec leurs terres historiques, désormais, il faudra admettre que le problème socio-politique que soulève cette vague de migration ne touche pas seulement les pays du Moyen-Orient mais aussi ceux du Caucase du sud

# LES SETUS

En Occident, lorsque l'on parle des minorités en Estonie, c'est immédiatement aux communautés russophones que l'on songe. Et pourtant, il existe dans ce pays plusieurs minorités autochtones qui présentent des caractéristiques bien intéressantes, telles les Ingriens, les vieux-croyants ou encore les Setus ; c'est à ce dernier groupe que nous nous intéresserons ici.

Cette population méconnue présente l'originalité d'être un groupe ethnique réellement singulier tout en appartenant incontestablement au peuple estonien. Répartis au sud du lac Peïpous entre l'Estonie orientale et le Raïon de Petseri (oblast de Pskov) en Russie, les Setus sont environ 6000 dans leur région d'origine, le Setumaa, inégalement répartis de part et d'autre de la frontière esto-russe et dans les villes estoniennes.

La langue setue, encore très parlée de nos jours, est aujourd'hui considérée comme un dialecte sud-estonien, très proche de celui de la région voisine, le Võrumaa. Surtout dans la partie orientale du pays setu « Setumaa », nombre de Setus parlent néanmoins russe.

En réalité, ce qui constitue l'essentiel de l'identité setu doit être recherché ailleurs, à savoir dans la religion et dans un habitus très particulier (les Russes parlent d'ethnos) né d'un conditionnement historique bien différent de celui des autres Estoniens.

Situés à la périphérie de l'État-nation estonien, les Setus ont toujours été considérés comme un groupe quelque peu marginal, pauvre et arriéré ; pourtant la réalité est nettement plus intéressante et contrastée.

## Une histoire oubliée !

Au XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque les chevaliers teutoniques achèvent d'occuper les terres estoniennes et que se consolide ce qui va devenir la frontière historique entre le christianisme occidental et l'orient orthodoxe, le hasard de l'histoire veut que le rameau de peuple finno-ougrien qui donnera naissance aux Setus se trouve à l'Est de cette limite.

Isolés de leurs frères estoniens, ils seront christianisés par les orthodoxes et vivront des siècles durant au sein de la société russe. Au contact du monde russe, ils emprunteront à celui-ci leur religion, une grande partie de leur culture et, on l'a vu, pour nombre d'entre-eux, leur langue.

Après le traité de Nystad en 1720, l'annexion de la Livonie par la Russie réunifie théoriquement les Setus avec le rameau principal du peuple estonien. Cependant, en raison de leur mode de vie (sédentarité paysanne) et de leur religion, pendant les deux siècles suivants les contacts avec les autres Estoniens demeureront de facto plus l'exception que la règle.

À la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècles, le pays setu appartient au *gubernyié* de Pskov et, en 1897, on estime que les Setus sont au nombre de 14 000, tous paysans ou colporteurs.

La fin du servage en 1861-1866, n'apportera pas de changement culturel ou identitaire majeur à la région. L'instruction est rare et, lorsqu'elle existe, toujours prodiguée en russe (les popes et les instituteurs ne connaissent que le russe).

La religion orthodoxe pratiquée par les Setus est généralement mâtinée de paganisme, ce qui leur vaut le surnom de *Poluvertsy* ou demi-croyants en russe.

En dépit de cette russification en profondeur, le caractère très casanier et conservateur des Setus a pour conséquence un faible nombre de mariages mixtes Russes-Setus.

Lorsque, dans les années 1850, se développe la renaissance nationale estonienne, les marches orientales arriérées du pays en sont exclues. Cette exclusion tient autant aux Setus eux-mêmes qui se considèrent plutôt comme russes qu'aux Estoniens, sceptiques quant aux capacités d'éveil de ces paysans réputés bornés, «étrangers» et de surcroît volontiers alcooliques.

Même, lorsqu'à la fin du siècle, on assiste à un début de colonisation du Setumaa par des agriculteurs estoniens à la recherche de terres, la « greffe » ne prend pas et les deux groupes, séparés par une frontière culturelle et religieuse, demeurent étrangers l'un à l'autre. C'est l'époque où le terme Setu est introduit par les Estoniens comme un sobriquet plutôt dévalorisant (eux-mêmes se nomment *Maarahvas* ou peuple des campagnes).

Pourtant, au sein de la jeune intelligentsia estonienne, une évolution divergente se fait jour. La curiosité d'archéologue qui habite les «éveilleurs» estoniens (Friedrich Reinhold Kreutzwald, Jakob Hurt ...) leur fait vite réaliser que ces «ploucs» de Setu ressemblent diablement

aux Estoniens à «l'état naturel» dont, selon la mode du temps, ils traquent les caractères originaux. Poursuivant leurs recherches en matière de folklore et de linguistique, ils en viennent bientôt à voir dans le Setumaa une espèce de conservatoire de l'«estonité» authentique.

Dans le même temps, l'Estonien moyen, quant à lui, ne change pas de point de vue et continue à brocarder ces pauvres Setus illettrés.

Les intéressés, organisés en communautés villageoises autonomes (et largement autosuffisantes) et dotées d'un riche folklore,<sup>1</sup> au sein desquelles les femmes jouent un rôle prépondérant, persistent malheureusement à se considérer comme ... russes<sup>2</sup>.

## La première république d'Estonie et les Setus

À l'issue de la première guerre mondiale, le traité esto-russe de Tartu (1920) réunit le Setumaa à la nouvelle république (Comté de Petseri). En 1925, les Setus représentent 24,7 % de la population du comté, c'est-à-dire que la vaste majorité des habitants sont russes.

Entre 1923 et 1927, la réforme agraire menée à bien par Tallinn morcelle les traditionnelles propriétés communales en lopins privés. C'est une atteinte sérieuse au mode de vie du *Maarahvas*. De nouveaux colons estoniens arrivent dans ce qui est alors (et demeurera) la région la plus pauvre du pays. Certains Setus commencent à partir vers les grandes villes (Voru, Polva, Tartu, Tallinn...).

En 1934, les Setus ne représentent plus que 20,8 % de la population du comté. Ils sont alors au nombre de 15 000 pour l'ensemble du pays.

Les autorités estoniennes entreprennent, durant la même période, de «normaliser» les Setus. Des écoles en estonien s'ouvrent dans les villages, des cours pour adultes fonctionnent le dimanche, l'église orthodoxe locale s'estonise, en un mot, la traditionnelle influence russe s'estompe et avec elle toute une culture ancestrale.

<sup>1</sup> Costumes traditionnels et lourds bijoux d'argent des femmes, chants et danses, également surtout féminins, etc.

<sup>2</sup> Jakob Hurt, *Über pleskauer Esten oder die sogenannten Setukesen*, Anzeiger der Finnish-Ugrischen Forschungen 3 (1903) 185-205.

Pourtant, les responsables estoniens sont loin de méconnaître l'importance du patrimoine setu; quelques livres sont même rapidement publiés en dialecte local. Plus significatif, conscients de ce que le mouvement associatif et en particulier le chant choral a apporté à la création de la nation estonienne moderne, les autorités estoniennes décident de faire la même chose avec les Setus, ces parents certes arriérés mais si intéressants.

En 1921-1930, deux Congrès setus sont – non sans une certaine ambiguïté – organisés par les autorités estoniennes dans un but plus ou moins avoué d'assimilation-valorisation<sup>3</sup>.

Comme simultanément un certain travail de prise de conscience identitaire était à l'œuvre chez les Setus eux-mêmes, ces efforts produisent des résultats contrastés. Les Estoniens réalisent peu à peu que ces « parents pauvres » ne sont pas si insignifiants qu'ils le pensaient. Par ailleurs, par un classique processus de « retournement des stigmates », un certain nombre de Setus éduqués en viennent à ressentir une fierté « nationale » et à revendiquer les caractéristiques et attributs longtemps utilisées pour les disqualifier, à commencer par le terme de Setu lui-même.

Une intelligentsia setue, nationalement « consciencisée », est en train de naître et, en 1933, une assemblée d'étudiants setus lance l'idée d'une nation setue.

Un timide début de mobilisation nationale s'amorce.

L'avènement du pouvoir autoritaire du président Konstantin Päts, puis la marche à la guerre, jettent un voile d'oubli sur l'éveil setu.

### Les années de soviétisme

Après une période durant laquelle le principal enjeu devient la simple survie physique, l'après-guerre trouve l'ensemble des Setus aussi désarmé que l'ensemble de leurs compatriotes.

En janvier 1945, sous le prétexte que la partie orientale du Setumaa est majoritairement russe, Staline décide de revenir sur le traité de Tartu (désormais considéré comme nul et non avenue par Moscou) et d'annexer cette région qui comporte la ville de Petseri (Petchori pour les Russes) et son célèbre monastère, principal lieu saint des Setus.

Désormais, les Setus sont à nouveau répartis entre la Russie (Petchori Raion) et la République socialiste soviétique d'Estonie.

Cette séparation n'a au demeurant en pratique aucune incidence sur les résidents, les « frontières » au sein de l'Union Soviétique étant de pure forme.

En dépit de la présence du monastère sacré, nombre de jeunes Setus migrent progressivement vers l'Ouest où les conditions de vie (surtout à la campagne) sont meilleures et en voie d'amélioration. D'autres s'assimilent à la population russe environnante par des mariages mixtes qui tendent à se multiplier. Les enfants des couples mixtes sont généralement considérés comme russes. Le nombre de Setus de Russie passe ainsi de 5 600 en 1944 à moins de mille en 1989<sup>4</sup>. Ces derniers subissent alors logiquement un nouveau processus de russification.

Simultanément, un exode rural touche la région comme les autres parties du pays.

On estime ainsi que, dans les années 1974-1975, 6 800 Setus seulement habitent leurs terres ancestrales, les autres résidant en ville. Avec la soviétisation, un fossé tend à se creuser entre les anciens, restés orthodoxes, et les jeunes, de plus en plus déchristianisés, vulnérabilisant d'autant la société setue et brouillant son auto-perception. Durant ces années, l'image du Setu pour l'Estonien moyen demeure négative et l'ethnonyme setu péjoratif!

Conséquences logique de cette émigration et de ce déficit d'image, une perte d'influence de la religion est notée ainsi qu'un recul du dialecte. Pourtant, par une évolution classique, cette perte d'identité spontanée s'accompagne d'une remontée du sentiment « néo-identitaire » pour une partie de la population cultivée.

Cette maturation produit une évolution au terme de laquelle nombre de Setus commencent à se sentir, à la fois, Setus et Estoniens. Classiquement, on a alors une situation où les aînés sont plus porteurs des traditions setues mais se sentent russes alors que les jeunes, plus estonisés, tendent à revendiquer une identité setue dont ils ne sont plus guère porteurs.

Durant cette période, la « langue setue » bien que plus ou moins fortement estonisée, devient le principal « marqueur identitaire » des Setus<sup>5</sup>.

### Aujourd'hui, une situation complexe

Depuis le retour à l'indépendance de l'Estonie (1991), un certain nombre d'évolutions importantes sont intervenues.

La plus évidente est l'évolution de la position de Tallinn vis-à-vis de Moscou dans le cadre des négociations bilatérales sur le tracé des frontières entre les deux États<sup>6</sup>.

Initialement (en 1991), Tallinn, arc-boutée sur la théorie de la continuité entre la nouvelle république et celle de l'avant-guerre, prétendait faire de la reconnaissance du traité de Tartu la clé de voûte des relations avec Moscou. Cette demande se heurte immédiatement à une fin de non-recevoir de Moscou qui, considérant que l'Estonie est entrée de son plein gré (sic) dans l'Union, elle ne peut se référer aux clauses d'un traité devenu caduc.

Bien que ferme sur ses positions de principe, le ministère des affaires étrangères de Tallinn se trouve bien embarrassé dans la mesure où, pour adhérer à l'Union Européenne et à l'OTAN, il lui est demandé d'être libre de tout conflit frontalier. Les principes hautement revendiqués se heurtent donc de plein fouet aux objectifs prioritaires de la politique extérieure du pays. C'est finalement le réalisme qui l'emporte et ceci d'autant plus logiquement que l'absorption de quelques milliers de russes supplémentaires aurait représenté pour Tallinn, empêtrée dans son programme d'intégration, un défi de poids. C'est dans ces conditions que les négociateurs estoniens, menés par Siim Kallas (1996), font savoir à leurs collègues russes (Evgeni Primakov) que, en dépit de leur position de principe, le traité de Tartu n'est plus un obstacle infranchissable à la signature du traité<sup>7</sup>.

Cette évolution produit l'effet d'un choc au sein des classes éduquées setues, très attachées aux principes de 1920, et, quelques griefs concernant la politique agricole communautaire aidant, l'atmosphère s'alourdit entre responsables setus et fonctionnaires de l'État estonien. Cette évolution est immédiatement exploitée par Moscou, soucieux d'utiliser vis-à-vis des États baltique tous les dossiers possibles.

l'un des principaux animateurs du Mouvement setu.

<sup>6</sup> Indrek Jääts, *Ethnic Identity of the Setus and the estonian-russian Border Dispute*. Nationalities Papers, Vol. 28, n°4, 2000, p.651 s.

<sup>7</sup> Traité qu'à ce jour la Douma n'a toujours pas ratifié.

<sup>3</sup> La première réaction des Setus est la passivité !

<sup>4</sup> Il est intéressant de noter que les recensements soviétiques considèrent les Setus comme des Estoniens !

<sup>5</sup> L'un des plus actifs soutiens estoniens de l'idée d'une langue setue séparée est Ain Sarv,

Aujourd'hui, pour Moscou, les Setus constituent d'ailleurs une nation séparée, appartenant à l'ethnos russe<sup>8</sup>. Bien que plus « russophiles » que la masse des Estoniens, rares sont les Setus qui adhèrent spontanément à ce type de discours.

Au plan local, le « mur setu » (par analogie avec le mur de Berlin) séparant l'est de l'ouest du pays demeure un drame, ceci d'autant plus qu'au fil des ans, la frontière tend à se faire de plus en plus étanche. L'adhésion de l'Estonie à l'Union, prévue pour mai 2004, constitue, à cet égard, un petit drame.

La seconde évolution que l'on peut observer depuis 2001 est d'ordre démographique. La décollectivisation brutale des années de l'immédiat retour à l'indépendance a constitué une catastrophe pour le monde rural. Sous les Soviétiques, les ruraux estoniens, ayant réussi leur adaptation au système collectiviste (notamment au Setumaa ayant une tradition de « mir » ou propriété communale de la terre), étaient devenus des privilégiés. La réforme libérale a mis cet édifice à bas, engendrant chômage généralisé et exode massif des jeunes.

Le résultat est que la population du Setumaa vieillit et diminue rapidement. Les villages se vident et seuls restent les anciens. Selon les dernières estimations dont nous avons eu connaissance, le Setumaa estonien ne compterait plus aujourd'hui que 3000 Setus sur 4000 habitants. Dans le raion de Petchori, la situation serait encore plus préoccupante, quelque 500 Setus seulement étant restés sur place.

### **Le Mouvement setu : « gente Setu, natione Estonia »**

En 1988, dans la foulée de la « révolution chantante » estonienne, la militance setue a refait surface. Sur la base des travaux réalisés par les générations précédentes, sitôt l'indépendance de l'Estonie reconnue, un mouvement setu à caractère ethnorégionaliste s'est reconstitué en Estonie<sup>9</sup> (Tartu, capitale de fait de l'intelligentsia setue !). Celui-ci, qui est loin d'avoir un caractère confidentiel<sup>10</sup>, demande des mesures de protection de

<sup>8</sup> Au second congrès mondial des minorités, les Setus furent présentés comme une nation finno-ougrienne de plein droit. Cette position est celle d'ethnographes russes tels K.P. Ivanov ou S.A. Krustschov.

<sup>9</sup> Essentiellement mené par des intellectuels (écrivains, journalistes, spécialistes des sciences humaines) en contact avec la Finlande et la Scandinavie.

<sup>10</sup> En 1996, entre 12 et 17% des Setus le soutenaient, I. Jääts, art.cit., p. 663.

l'identité setue et notamment un réseau d'écoles en « langue setue ».

Une petite frange de ce mouvement affiche même depuis quelque temps des positions plus radicales.

Sur un mode plus festif mais non moins affirmé, un Congrès setu, réellement représentatif cette fois, a même tenu trois réunions depuis 2001 et, depuis 1994, on organise tous les ans une « journée du royaume setu ».

Au plan linguistique, le dialecte setu étant, nous l'avons vu, très proche de celui du Vorumaa, un rapprochement a été rapidement (1995) réalisé entre les deux parlers, donnant naissance au « vora-setu », dialecte (ou pour certains langue) conservant l'« harmonie vocalique », caractéristique des dialectes de la région.

Au plan symbolique, le setumaa s'est doté d'un arsenal identitaire digne d'une véritable nation : hymne, drapeau, capitale (Petseri), périodique en langue nationale (*Setomaa*) sans oublier, élément capital chez les Finno-ougriens, une épopée nationale. Celle-ci, intitulée Peko, mérite que l'on s'y attarde un instant.

Peko était un dieu assez oublié de l'ancienne religion des Setus. En 1927, un poète estonien setophile de tradition épique du nom de Paolopriit Voolaine demanda à une conteuse populaire traditionnelle, Anne Vabarna, de composer une épopée nationale setue sur la base d'un avant-projet qu'il avait rédigé en se fondant sur la religion ancestrale, des chants et du folklore de ce peuple.

Celle-ci s'exécute à sa façon - sur un mode fort peu épique d'ailleurs - et le texte, publié à Kuopio en Finlande comme le Kalevipoeg estonien, tombe dans l'oubli. C'est ce texte qui, exhumé en 1995, constitue aujourd'hui l'épopée fondatrice des Setus.

L'originalité de ce texte est qu'au lieu, comme les autres récits analogues, d'être guerrier et sanglant, il narre par le menu la biographie du héros et détaille sa vie quotidienne dans laquelle interviennent de façon surprenante Jésus-Christ, la vierge Marie et divers autres personnages du panthéon chrétien.

### **Conclusion**

Quel sera l'avenir du peuple setu ? C'est aujourd'hui bien difficile à dire.

La voie est étroite entre folklorisation, radicalisation et simple oubli des origines par intégration au sein du peuple majoritaire. Ce qui est certain, c'est qu'un nombre croissant de jeunes s'intéressent à l'identité setue et que celle-ci est désormais généralement reconnue comme une composante de plein droit et de surcroît importante de l'identité nationale estonienne.

**Yves Plasseraud**

**N° ISSN 07519207**

**Président** : Yves Plasseraud

**Vice-Présidents** : Henri Giordan, Thamaz Naskidachvili

**Secrétaire générale** : Muriel Bensard

**Trésorière** : Suzanne Pourchier

**Trésorier adjoint** : Jean Cormon

**Membres du bureau** : M. Barth, T. Bourand, D. Dimitrijevic, W. Dressler, H. Elmas, L. Gauge, C. Guyonvarc'h, J. Lambalais, J.Y. Le Touze, J. Pénichon, P. Péroche, M. Rafii, N. Serfaty, P. Vergne

**Comité de patronage** : Hélène Ahrweiler, Dimitri T. Analis, Gérard Chaliand, Jean-François Clément, Jacques Dournes †, Alfred Kastler †, Jean Lacouture, Jean-Pierre Liégeois, Jean Malaurie, Edgar Morin, Pierre Vidal-Naquet, P. Peroncel-Hugoz, Maxime Rodinson, Evelyne Sullerot, Paul Thibaud, Germaine Tillion.

## **RAPPORT MORAL GDM**

### **EXERCICE 2002-2003**

#### **ACTIVITÉS**

##### **Colloques**

? Rennes : Les langues régionales et la République. Intervention H. Giordan (15-02-2002),

? Bruxelles, UPJB : intervention Y.Plasseraud, "Vivre avec nos identités" (15-02-2002),

? Concarnéau, Amis du Monde diplomatique : conférence Y. Plasseraud sur les minorités et l'Europe (avril 2002).

##### **Articles**

? Revue PLURIELLES : article de Yves Plasseraud sur "État nation et minorités en Europe".

##### **Tables rondes**

? EU Accession Monitoring Program : Participation de Yves Plasseraud à plusieurs tables rondes sur l'islam en France ((mars 2002).

? Table ronde "Les Berbères", à la Maroquinerie : Salem Chaker, Yves Plasseraud (28-06-2002).

? Collaboration avec la London School of Economics pour l'établissement d'une liste des publications de minorités en France.

? Lancement de la rédaction d'un Atlas des minorités en Europe (Éditions Autrement).

Rapport moral GDM (suite)

? Enquête informatique sur les langues régionales et minoritaires en France (Henri Giordan).

? Réécriture du livre sur les Assyro-chaldéens mise en œuvre par Joseph Yacoub.

? Cours donnés par Yves Plasseraud (novembre 2002) à l'Université de Vilnius sur le droit du multiculturalisme.

## Publications

? Étude de Nassira Belkacemi sur «Le droit des peuples autochtones ».

? Lettre trimestrielle du GDM diffusée sur papier et par courrier électronique.

## Création d'un site internet

? Animation et enrichissement du site Internet du GDM (J. Bigot, H. Giordan, J. Lambalais, M. Bouissy, Y.Plasseraud).

## Conférences

? Conférence donnée par Thamaz Naskidachvili à l'EHESS sur «l'église géorgienne» (séminaire de Claire Mouradian).

? Conférences à Minsk en collaboration avec l'Université franco-biélorussienne sur les minorités et la paix sociale (Yves Plasseraud, avril 2002).

? Conférence à la Mosquée de la rue de Tanger sur «les minorités en France et leur statut» (Yves Plasseraud, 21 juin 2003).

? Conférence sur «les Setus» (Yves Plasseraud) en collaboration avec France-Estonie (24 juin 2003).

## ACTIVITÉS EN ATTENTE OU EN INSTANCE

? Livre sur les minorités pour les enfants (S. Pourchier, N. Serfaty).

? Plaque GDM (N.Serfaty).

? Conférence à la Maroquinerie sur "les Kurdes" (Michel Grossmann).

? Conférence sur «les minorités en France» (N. Serfaty).

? Publication sur «les Indiens d'Amérique Centrale» (Maurice Barth).

## DIFFICULTÉS RENCONTRÉES

Malgré les nombreuses activités du GDM au cours de l'année, des difficultés demeurent :

- le manque de participants réguliers ;
- le manque d'initiatives ;
- le manque d'argent : le GDM ne dispose pas de moyens pour envisager l'embauche d'un permanent qui permettrait à l'association d'être plus efficace et d'engager des actions à long terme ;
- le manque d'auteurs pour alimenter la lettre du GDM.

## SOLUTIONS PRÉCONISÉES

**Un appel est lancé à tous les membres du GDM et aux lecteurs de la lettre pour qu'ils participent aux activités du Groupement, notamment en lui envoyant des articles et en lui faisant parvenir ou lui indiquant toutes ressources financières possibles.**

**N'OUBLIEZ PAS DE CONSULTER**

**NOTRE SITE INTERNET :**

**[www.gdm.ras.eu.org](http://www.gdm.ras.eu.org)**

## BON DE COMMANDE

	Prix	Nombre d'exemplaires
Les Corses	4,5 €	.....
Les Arméniens	4,5 €	.....
Les Hongrois de Roumanie	4,5 €	.....
Les Autochtones du Vietnam Central	4,5 €	.....
Comment peut-on être tsigane ?	3 €	.....
Les minorités des Balkans (2ème édition)	9 €	.....
Les pays Baltes	11 €	.....
Le Haut Karabagh	11 €	.....
Les Réfugiés Asiatiques en France	9 €	.....
Les Kabyles	12 €	.....
Birmanie - Myanmar	11 €	.....
Les minorités à l'âge de l'Etat-Nation (épuisé)	14,5 €	.....
Nouvelle Europe : minorités et réfugiés	23 €	.....
Roma, Tsiganes d'Europe	12 €	.....
Rapports M.R.G. (en anglais, liste à demander)	6 €	.....
Les Assyro-Chaldéens	6 €	.....
Les minorités en question	12 €	.....
L'enfer guatémaltèque 1960-1996	18 €	.....

Les prix seront majorés de frais d'envoi.

Accompagner ce bon d'un chèque bancaire ou postal à l'ordre du GDM. Pour toute demande de renseignements et pour obtenir la liste des titres publiés par le "Minority Rights Group" de Londres et vendus par le GDM, envoyez une enveloppe à votre adresse au : Groupement pour les Droits des Minorités, 212 rue Saint-Martin, 75003 Paris

## BULLETIN D'ADHÉSION 2003

À retourner au GDM

Nom.....

Prénom.....

Adresse.....

Code postal..... Ville.....

Tél. ....

E-mail.....

adhère à l'Association GDM et règle ma cotisation comprenant l'abonnement à La Lettre du GDM par le chèque ci-joint d'un montant de :

31 €~ cotisation normale

50 €~ cotisation de soutien

13 €~ tarif étudiant

Abonnement seul : 13 €

Le chèque bancaire ou postal est à établir à l'ordre du GDM, 212, rue Saint-Martin, 75003 Paris

Date .....

Signature.....

